

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice ARTHUS

Louis Pasteur

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1923, tome 21, p. 169-176

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## Louis Pasteur

Le 27 décembre 1822, à 2 heures du matin, naissait dans une petite maison de Dôle, un enfant qui devait être l'un des savants les plus grands, peut-être le plus grand qui ait jamais été, — celui qui, grâce à la méthode expérimentale qu'il sut manier avec une superbe maîtrise, put résoudre tant et de si difficiles questions biologiques et pathologiques ; celui qui fixa la nature des phénomènes de fermentation lactique et de fermentation alcoolique et en établit la spécificité en démontrant la spécificité de leurs agents ; celui qui donna la solution définitive du problème des générations spontanées, et qui, en traitant cette question de haute philosophie scientifique, inventa toute la technique microbiologique et posa les

règles fondamentales de l'hygiène moderne ; celui qui, en étudiant les conditions de la vie du ferment acétique, aérobic, et du vibrion butyrique, anaérobic, toucha au mystère de l'origine de l'énergie des êtres vivants ; celui qui, par une expérience admirable en sa simplicité, isola de toutes les impuretés qui l'accompagnent la bactériidie charbonneuse, et démontra qu'il existe des maladies de l'homme et des animaux dues au parasitisme microbien ; celui qui, pour imposer cette doctrine nouvelle à l'attention de ses contemporains découvrit coup sur coup le microbe du choléra des poules et celui du rouget du porc, le vibrion septique et tant d'autres agents des maladies infectieuses ; celui qui, par une étude rigoureuse des propriétés biologiques de ces infiniment petits, fixa les conditions de leur développement dans l'organisme des animaux et posa avec une sûreté admirable les règles pour mener la lutte contre eux et pour en triompher ; celui qui, après avoir observé la transformation, par le vieillissement, du virus du choléra des poules en vaccin, généralisa avec une hardiesse infinie, inventa le vaccin du charbon bactériidien, étudia la rage, en fit l'histoire et en découvrit le traitement préventif, puis, quittant le terrain des questions pratiques, s'éleva aux plus hautes régions de la Science pure par ses études sur la virulence et sur l'immunité — Louis Pasteur, fils de Jean-Joseph Pasteur, tanneur, et de Jeanne-Etiennette Roqui, son épouse.

A l'occasion du centenaire de sa naissance, les hommes les plus éminents du monde officiel, des ministres, des académiciens, des maîtres en la Science de la vie, ont rendu à Pasteur un hommage assurément sincère et qu'ils se sont efforcés de rendre digne de lui. Le physiologiste de Lausanne, fils d'un petit tanneur angevin, ne se sent pas digne de prononcer le panégyrique de son grand frère aîné, le fils du petit tanneur jurassien. Il ne peut, en vérité, que réunir en ces pages quelques extraits tirés des écrits de Pasteur, comme fait le fidèle pour glorifier un Saint en notre Eglise catholique : il

relate simplement quelques pensées que le Saint nous a laissées en son œuvre, et, par là, il le présente auréolé dans sa propre gloire.

Au mois de juin 1865, Pasteur était à Alais, où il s'était rendu pour continuer ses recherches mémorables sur les maladies des vers à soie, quand il fut rappelé près de son père gravement malade. Il fit diligence, mais quand il arriva à Arbois où avait vécu son père, l'irréparable était accompli. Et voici la lettre qu'il écrivit aux siens.

« Ma chère Marie, mes chers enfants,

« Le pauvre grand-père n'est plus, et nous l'avons conduit ce matin à sa dernière demeure. Il est aux pieds de la pauvre petite Jeanne (fille aînée de Pasteur, morte elle aussi dans la petite maison d'Arbois). Au milieu de ma douleur, j'ai été bien heureux de la bonne pensée de Virginie qui l'avait fait placer là, et j'espère qu'un jour, je pourrai les réunir à ma tendre mère et à mes sœurs, jusqu'au moment où j'irai moi-même les rejoindre. Jusqu'au dernier instant, j'ai espéré le revoir, l'embrasser une dernière fois, lui donner la consolation de presser dans ses bras son fils qu'il a tant aimé ; mais, en arrivant à la gare, j'aperçus des cousins tout en noir, qui venaient de Salins. Seulement alors, j'ai compris que je ne pourrais plus que l'accompagner au cimetière.

« Il est mort le jour de ta première communion, ma chère Cécile ; deux souvenirs qui ne sortiront pas de ton cœur, ma pauvre enfant. J'en avais le pressentiment, lorsque, le matin même, à l'heure où il était frappé pour ne plus se relever, je te demandais de prier Dieu pour le grand-père d'Arbois. Tes prières auront été bien agréables à Dieu et qui sait si le grand-père lui-même ne les a pas connues et ne s'est pas réjoui avec la pauvre petite Jeanne des saintes ferveurs de Cécile.

« J'ai repassé tout le jour, dans ma mémoire, toutes les marques d'affection de mon pauvre père. Depuis trente ans, j'ai été sa constante et presque unique préoccupation. Je lui dois tout. Jeune, il m'a éloigné des

mauvaises fréquentations et m'a donné l'habitude du travail et l'exemple de la vie la plus loyale et la mieux remplie...

« Et ce qu'il y a de touchant dans son affection pour moi, c'est qu'elle n'a jamais été mêlée d'ambition. Tu te rappelles qu'il m'aurait vu, disait-il, avec plaisir régent du collège d'Arbois. C'est que, derrière mon avancement possible, il voyait le travail qui le procurerait, et derrière ce travail, ma santé qui pourrait en souffrir. Et pourtant, tel qu'il était, tel que je le vois mieux aujourd'hui, quelques-uns des succès de ma carrière scientifique ont dû vivement l'enorgueillir en le comblant de joie. C'était son fils, c'était son nom. C'était l'enfant qu'il avait guidé et conseillé. Ah ! mon pauvre père ! Je suis bien heureux de penser que j'ai pu te donner quelques satisfactions.

« Adieu, ma chère Marie, adieu, mes chers enfants. Nous parlerons souvent du grand-père d'Arbois... »

Lorsque, nombre d'années plus tard on scella sur la façade de la petite maison de Dôle l'inscription qui rappelle que le 27 décembre 1822, dans cette petite maison de cette petite rue est né celui qui devait être un des premiers savants du 19<sup>e</sup> siècle et qui a, par ses admirables travaux, accru la gloire de sa patrie et bien mérité de l'humanité tout entière, Pasteur après avoir remercié ajoute :

« Votre sympathie a réuni sur cette plaque commémorative les deux grandes choses qui ont fait à la fois la passion et le charme de ma vie : l'amour de la Science et le culte du foyer paternel.

« Oh ! mon père et ma mère ! Oh ! mes chers disparus ! qui avez si modestement vécu dans cette petite maison, c'est à vous que je dois tout ! Tes enthousiasmes, ma vaillante mère, tu les as fait passer en moi. Si j'ai toujours associé la grandeur de la Science à la grandeur de la patrie, c'est que j'étais imprégné des sentiments que tu m'avais inspirés. Et toi, mon cher père, dont la vie fut aussi rude que ton rude métier, tu m'as montré ce que peut faire la patience dans les longs

efforts. C'est à toi que je dois la ténacité dans le travail quotidien. Non seulement tu avais les qualités persévérantes qui font les vies utiles, mais tu avais aussi l'admiration des grands hommes et des grandes choses. Regarder en haut, apprendre au-delà, chercher à s'élever toujours, voilà ce que tu m'as enseigné. Je te vois encore, après ta journée de labeur, lisant le soir quelque récit de bataille d'un de ces livres d'histoire contemporaine qui te rappelaient l'époque glorieuse dont tu avais été témoin. En m'apprenant à lire, tu avais souci de m'apprendre la grandeur de la France.

« Soyez bénis l'un et l'autre, mes chers parents, pour ce que vous avez été, et laissez-moi vousi reporter l'hommage fait aujourd'hui à cette maison. »

Voilà les paroles du fils respectueux et reconnaissant, écoutons maintenant le savant et le philosophe.

Lors de l'inauguration de l'Institut Pasteur, il disait :

« Cet enthousiasme que vous avez eu dès la première heure, gardez-le, mes chers collaborateurs, mais donnez-lui pour compagnon inséparable un sévère contrôle. N'avancez rien qui ne puisse être prouvé d'une façon simple et décisive.

« Ayez le culte de l'esprit critique. Réduit à lui seul, il n'est ni un éveilleur d'idées, ni un stimulant de grandes choses. Sans lui, tout est caduc. Il a toujours le dernier mot. Ce que je vous demande là et ce que vous demanderez à votre tour aux disciples que vous formerez est ce qu'il y a de plus difficile à l'inventeur.

« Croire que l'on a trouvé un fait scientifique important, avoir la fièvre de l'annoncer, et se contraindre des journées, des semaines, parfois des années à se combattre soi-même, à s'efforcer de ruiner ses propres expériences, et ne proclamer sa découverte que lorsqu'on a épuisé toutes les hypothèses contraires, oui, c'est une tâche ardue.

« Mais quand, après tant d'efforts, on est enfin arrivé à la certitude, on éprouve une des plus grandes joies

que puisse ressentir l'âme humaine, et la pensée que l'on contribuera à l'honneur de son pays, rend cette joie plus profonde encore. »

En son discours de réception à l'Académie française, s'attaquant à la doctrine positiviste qui ne tient pas compte de la plus importante des notions positives, celle de l'infini, Pasteur écrivit cette admirable page :

« Ne sera-t-il pas toujours dans la destinée de l'homme de se demander : qu'y a-t-il au-delà de ce monde ? L'esprit humain, poussé par une force invisible, ne cessera jamais de se demander : qu'y a-t-il au-delà ? Veut-il s'arrêter soit dans le temps, soit dans l'espace ? Comme le point où il s'arrête n'est qu'une grandeur finie, plus grande seulement que toutes celles qui l'ont précédée, à peine commence-t-il à l'envisager, que revient l'implacable question, et toujours, sans qu'il puisse faire taire le cri de sa curiosité. Il ne sert de rien de répondre : au-delà sont des espaces, des temps ou des grandeurs sans limites. Nul ne comprend ces paroles. Celui qui proclame l'existence de l'infini, et personne ne peut y échapper, accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y en a dans tous les miracles de toutes les religions ; car la notion de l'infini a ce double caractère de s'imposer et d'être incompréhensible. Quand cette notion s'empare de l'entendement, il n'y a qu'à se prosterner. Encore, à ce moment de poignantes angoisses, il faut demander grâce à sa raison : tous les ressorts de la vie intellectuelle menacent de se détendre ; on se sent près d'être saisi par la sublime folie de Pascal. Cette notion positive et primordiale, le positivisme l'écarte gratuitement, elle et toutes les conséquences, dans la vie des sociétés.

« La notion de l'infini dans le monde, j'en vois partout l'inévitable expression. Par elle, le surnaturel est au fond de tous les cœurs...

« ... Heureux celui qui porte en soi un Dieu, un idéal de beauté et qui lui obéit : idéal de l'art, idéal de la science,

idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Evangile ! Ce sont là les sources vives des grandes pensées et des grandes actions. Toutes s'éclairent des reflets de l'infini.»

Ecoutez encore ces déclarations que j'emprunte à un discours de Pasteur répondant à ses adversaires, les partisans de la génération spontanée, en une séance de l'Académie de médecine.

« La science ne doit s'inquiéter en quoi que ce soit des conséquences philosophiques de ses travaux. Si, par le développement de mes études expérimentales, j'arrivais à démontrer que la matière peut s'organiser d'elle-même en une cellule ou en un être vivant, je viendrais le proclamer dans cette enceinte avec la légitime fierté d'un inventeur qui a la conscience d'avoir fait une découverte capitale, et j'ajouterais si l'on m'y provoquait : tant pis pour ceux dont les doctrines ou les systèmes ne sont pas d'accord avec la vérité des faits naturels. C'est avec la même fierté que je vous ai dit tout à l'heure en mettant mes adversaires au défi de me contredire : dans l'état actuel de la science, la doctrine des générations spontanées est une chimère. Et j'ajoute avec la même indépendance : tant pis pour ceux dont les idées philosophiques ou politiques sont gênées par mes études.

« Est-ce à dire que dans mon for intérieur et dans la conduite de ma vie, je ne tiens compte que de la science acquise ? Je le voudrais que je ne le pourrais pas, car il faudrait me dépouiller d'une partie de moi-même.

« En chacun de nous, il y a deux hommes : le savant, celui qui a fait table rase, qui, par l'observation, l'expérimentation et le raisonnement veut s'élever à la connaissance de la nature ; et puis, l'homme sensible, l'homme de tradition, de foi ou de doute, l'homme de sentiment, l'homme qui pleure ses enfants qui ne sont plus, qui ne peut, hélas ! prouver qu'il les reverra<sup>(1)</sup>, mais qui le

(1) Il s'agit ici, bien entendu, de preuves d'ordre **scientifique**, et non point de celles que fournit la révélation.

croit et l'espère, qui ne veut pas mourir comme meurt un vibrion, qui se dit que la force qui est en lui se transformera. Les deux domaines sont distincts, et malheur à celui qui veut les faire empiéter l'un sur l'autre, dans l'état si imparfait des connaissances humaines. »

Il faut citer enfin les derniers conseils qu'au jour inoubliable de son jubilé le 27 décembre 1892, en Sorbonne, il adressait aux jeunes :

« Jeunes gens, jeunes gens, disait-il, confiez-vous à ces méthodes sûres, puissantes, dont nous ne connaissons encore que les premiers secrets. Et tous, quelle que soit votre carrière, ne vous laissez pas atteindre par le scepticisme dénigrant et stérile, ne vous laissez pas décourager par les tristesses de certaines heures qui passent sur une nation. Vivez dans la paix sereine des laboratoires et des bibliothèques. Dites-vous d'abord : « Qu'ai-je fait pour mon instruction ? » Puis, à mesure que vous avancerez : « Qu'ai-je fait pour mon pays ? » jusqu'au moment où vous aurez peut-être cet immense bonheur de penser que vous avez contribué en quelque chose au progrès et au bien de l'humanité. Mais pour que les efforts soient plus ou moins favorisés par la vie, il faut, quand on approche du grand but, être en droit de se dire : « J'ai fait ce que j'ai pu. »

Gardons-nous d'ajouter quelque inutile commentaire à ces pages vénérables qui peignent si merveilleusement l'homme, le savant, le philosophe et le chrétien. Méditons-les et honorons comme il convient la mémoire de Pasteur qui fut un bon serviteur de Dieu.

Maurice ARTHUS.